



Causerie du 27 mars 2018

« LES LOISIRS EN BORD DE MER »

« En route vers l'île Dumet » !

1^{er} à gauche, Alexandre Gaudin, garde chasse à la Bretesche ; 2^{ème}, assis plus bas, Pierre Corbillé père ; en 1^{er} plan, Monsieur Guichet, un ami des de Montaigu.

Crédit photo P. Corbillé

1

Annie Wallet : j'ai apporté des cartes postales anciennes et des photos d'estivants anonymes qui sont au bord de la mer et jusqu'à la guerre. Certaines concernent ma famille et d'autres pas du tout.

Yvette Le Dem : j'ai des souvenirs beaucoup plus anciens qui doivent dater de 1934 ou peut-être même avant. A l'époque, on allait très peu en bord de mer, on n'avait pas de voiture et la Baule, c'était le bout du monde ! Quoique quelques commerçants avaient la chance de prendre le car de Pierre Corbillé pour aller à Pen Bé, c'était la plage des missillacais. Mais c'était de la lande, il n'y avait rien d'autre.

Il fallait d'abord trouver la date parce qu'à l'époque il fallait éliminer le dimanche car tout le monde était dans le commerce, le dimanche il n'était pas question d'aller se promener ! Il ne fallait pas prendre le jeudi de l'Ascension, c'était le jour de la 1^{ère} communion ; il ne fallait pas prendre au mois de juillet, c'était la Ste Anne ; le 15 août, c'était la grande procession et un peu plus tard, c'était le rassemblement de l'Amicale des Anciens Combattants. Ce n'était donc pas facile, il y avait des palabres pour trouver la date.

J'y suis allée deux ou trois fois, il pleuvait toujours ces jours-là mais enfin on partait quand même ! j'espérais toujours me baigner mais c'était toujours impossible ! Alors il fallait tout emporter parce que sur place, il n'y avait rien, que la lande et une baraque en tôles tenue par « la Mère Conan » qui buvait « comme un trou » et qui vendait les huitres et les moules qu'on allait acheter.

Il fallait donc emporter : les poêles, les grilles, les ronds de grilles parce qu'il fallait faire attention à ce que la lande ne prenne pas feu ; on faisait un trou, on allait chercher du bois mort. On emportait le pain, le beurre, les oignons et bien sûr le vin que personne n'oubliait (!), les paniers, un broc d'eau... je pense que ça ressemblait quelques fois à Marcel Pagnol dans « Le départ pour le Garlaban » !

On partait enfin, quand on avait crevé une fois en route, on avait encore de la chance car il n'y avait pas vraiment de route, on passait par un endroit où les pneus étaient très au bord du « ravin », c'était très compliqué.

Enfin on arrivait ! on regardait le temps en se disant « il va peut-être faire beau dans l'après-midi ». Le feu n'était pas facile à faire, une fois on avait oublié les allumettes, il fallait aller chez la Mère Conan alors 1^{ère} tournée ! Pendant la cuisson, il faisait bon autour du feu et puis il y avait le repas de moules qui était toujours largement arrosé et enfin la baignade pour quelques nageurs. Mais ce n'était pas un endroit pour se baigner, je me souviens que j'avais de l'eau jusqu'aux genoux, j'avais perdu ma pelle, est-ce que j'avais un seau ? rien n'allait, je revenais toujours déçue et enrhumée !!

« Les Loisirs en bord de Mer » causerie du 27 mars 2018 (F. Rutin)



On avait quand même « Ker Job », c'était LA Vila de Pénestin ! On voit tous les personnages sur la photo ci-contre et je suis la seule survivante d'ailleurs.

Vu ma taille (la seule enfant sur la photo ci-contre), elle doit dater de 1934 et puis il n'y avait pas beaucoup d'appareils photos. Maman faisait un peu de photo mais c'est qu'on ne gaspillait pas

une pellicule comme ça, on ne prenait qu'une photo !

Voilà, on était privilégiés, on était allé au bord de la mer !

Pierre Adnet : est-ce que vous aviez des maillots de bain ?

Yvette : ah oui, j'avais un maillot de bain, il ne servait que ce jour-là d'ailleurs !!

Fernande Aoustin : on les tricotait avec de la laine

Yvette : oui et à l'année d'après il était trop petit ! Grand-père m'emmenait chez la Mère Gicquel m'acheter un seau et une pelle parce que, de l'année précédente, ça avait été perdu, quand il n'avait pas été oublié sur la plage de Pen Bé ! Alors j'avais un maillot de bain en laine, avec un bout de manche. D'ailleurs vous allez voir sur la photo comment ces dames sont habillées, elles ont des chapeaux, elles sont endimanchées ! C'était une affaire d'aller au bord de la mer !

Fernande : j'en ai fait un en laine parce qu'à l'Ouvroir, les Sœurs nous emmenaient une fois par an à la mer : on est allé à Noirmoutier et à l'île aux Moines et on s'était fait des maillots, remontés un petit peu, pour mettre un petit pull, ce n'était pas grand-chose ! Le mien était orange je me souviens.

Fabienne Rutin : donc il y avait les commerçants, les filles de l'Ouvroir qui pouvaient partir en groupe à la mer...

Fernande : ... et puis il y avait la Béchetais et le Bon Tour, on allait avec le camion d'Auguste Leroux

Gisèle Martin : c'était après la guerre la sortie de la Béchetais

Yvette : j'avais une tante, née en 1913, la plus jeune des sœurs de maman, qui était à l'Ouvroir, et elle m'a raconté qu'à ce moment-là, la marquise de Montaigu emmenait les filles de l'Ouvroir une fois par an à la Villa Caroline à la Baule, elle s'occupait de tout le monde et elle les régalaient, il y avait tout ce qu'il fallait pour le midi, elles n'emportaient rien. Enfin elles n'étaient pas dans la Villa, elles étaient au bord de la mer.

Fabienne : et à la Béchetais, quand avait été instituée cette sortie ?

Gisèle et Fernande : après la guerre 39/45 et il nous a emmené plusieurs années à Pénestin dans son camion à bestiaux et il était plein ! On s'asseyait en tailleur. On allait à Poudrantaïs, auprès de la colonie

de vacances. Ce n'était que de la lande là aussi. On était allés faire les peintures du local une fois. Il a été construit dans les années 1955 environ.

Fabienne : quel autre souvenirs, Paul ?

Gisèle : as-tu été à la mer toi quand tu étais petit ?

Paul Martin : oui mais alors je suis incapable de donner une année. Je sais que je suis allé à vélo avec mon frangin Gilles, entre autres, et on devait encore habiter aux Mares à ce moment-là (avant la Belle Lande). En s'en allant en fin de semaine vers les Mares, qu'est-ce qu'on croise au pont Martin (comme par hasard) ? Peut-être 100 allemands qui descendaient. Ce qu'on ne savait pas c'est qu'ils s'étaient fait accrocher la veille, du bois de la Beauce ou de la forêt

Fernande : pendant la Poche

Paul : en descendant la côte, voilà un grand escogriffe qui prend mon p'tit vélo et le voilà qui descend la côte avec, il levait les jambes évidemment plus haut que le guidon ! J'ai donc fini à pied jusqu'aux Mares...

Fernande : vous n'êtes pas allés à la mer alors ?

Paul : attends, attends, c'est juste une référence ça, ça devait être en 1944. Alors je ne sais pas si je suis allé à la mer avant ou après

Gisèle : mais si tu n'avais plus de vélo ?

Paul : je suis allé à vélo après mais pas avec le même, on ne l'a jamais retrouvé ! Alors nous voilà rendu à Pen Bé, c'était le lieu le plus proche. Alors Pen Bé, on va dire comme un ancien Président de la République « que d'eau, que d'eau » !! On est retourné plusieurs fois après et je rappelle que mon frère Gilles, qui avait 4 ans de plus que moi, était un nageur né. Il y avait une île pas très loin, c'est difficile d'apprécier les distances en mer, il y est allé à la nage mais il ne revenait pas. On l'attendait mais tant pis, on s'en va ! on n'appelait pas les secours à ce moment-là ! Finalement, il est arrivé juste quand on partait.

Fabienne : et il n'y a que lui qui nageait ?

Paul : ah moi aussi ! On avait un étang en forêt de la Bretesche, pas loin des Panthières, et bien on était souvent dedans, entre autres en 1949 car c'était une année super chaude. Je me rappelle que même les parents y allaient à vélo, à travers la forêt ce n'est pas loin, 1km peut-être. On allait à toute vitesse vers l'étang et hop ! avec notre vélo dans l'eau ! Après bien sûr, il fallait retrouver les vélos ! On nageait super bien, je crois qu'à 11 ans, je faisais plus de mon kilomètre à la nage sans arrêter et puis on aimait ça !

Fabienne : il y avait peu de gens qui savaient nager ?

Fernande : il y en avait à l'étang de Kernevy

Paul : il y avait des cars de touristes qui venaient à l'étang des Cinq Chênes. Un jour, je m'en rappelle, il y a un type qui arrive, un balèze, au bord de l'eau, il fait ses respirations, on n'avait jamais vu ça nous, qu'est-ce qui lui arrive à celui-là, il est mal en point ?! Et le voilà qui plonge mais ce qu'il n'avait pas vérifié avant, c'était la profondeur de l'eau ! Il est ressorti le ventre tout rayé et nous, en train de rigoler ! Il s'est rhabillé et on ne l'a jamais revu !!



Séjour à l'île Dumet : 1^{er} à gauche Émile Allain de Burin, garde chasse / 2^{ème} Alexandre Gaudin, du Kernan, garde et responsable du chenit de Ralfye Bourron (photo P. Corbillé)

Mon père a creusé cet étang-là, il est arrivé en 1935 pour creuser l'étang avec les bœufs et la traine, il n'y avait que ça.

Fabienne : vous alliez à la pêche aux coquillages à la mer ?

Paul : il y avait un dénommé MERCIER au Plessis qui nous a emmenés en camion plusieurs fois

Fabienne : c'était plus pour la balade que pour la consommation

de coquillages ?

Paul : bien sûr parce-que le marchand de poissons Chatouillard, une vedette là aussi, passait ici. Il avait son chou'ô bian (cheval blanc)

Yvette : il y avait Naïse aussi et la marchande de pimpenaux (anguilles) qui passaient aussi

Paul : ce que je me rappelle c'est que Chatouillard, il prenait des bonnes cuites ! Alors, s'il n'était pas là au rendez-vous pour repartir, sa femme prenait les guides du « Chou'ô » et direction La Turballe !

Yvette : et ça se passait chez Gouraud à l'époque, au coin de ma rue (du Chemin de la Ville) ; alors elle l'installait sur les paniers, les paniers plats de la Turballe avec de la fougère et les sardines là-dedans (13 à la douzaine !)

Et on était quand même privilégiés parce qu'on avait quand même vu la mer mais imaginez-vous qu'à l'époque c'était formidable !

Gérard Crusson : et est-ce que vous saviez qu'il y avait des marées ?

Fernande : ceux qui n'habitaient pas au bord de mer, ils ne savaient pas qu'il y avait des marées mais quand ils y allaient la voyaient bien bouger !

Paul : c'est ce qui a dû retarder mon frère !

Marie-Henriette : André vous n'avez pas de souvenirs ? Vous nous aviez racontés que le curé vous emmenait à Pénestin...

André Moisdon : Yvette a déjà dit des choses et c'est la doyenne puisqu'elle a quelques mois de plus que moi, on est donc de la même époque (nés en 1930) ! elle a parlé de « Ker Joberie » où elle allait à la pêche et j'en ai profité aussi. Mais les garçons et les filles, à ce moment-là, même à 5 ans, étaient séparés, on prenait des « précautions », je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, mais enfin, être ensemble était « déconseillé » ! J'ai donc connu le même site qu'elle, avec les mêmes individus. Il y avait donc son père, Grivaud, le boulanger Job, Pierre Corbillé, mon père André Moisdon, le mécanicien Brochet qui était le marchand de voiture de Pontchâteau et 3 ou 4 autres. C'étaient des commerçants mais à ce moment-là, on ne se déplaçait pas comme maintenant. Pour aller à Pénestin il fallait une voiture et 3 ou 4 personnes dedans. Autrement dit, quand on partait à « Ker Joberie », c'était à 5 ou 6 voitures remplies plus le matériel de cuisine !

Sinon, à Missillac, après la guerre, les gens n'avaient pas l'habitude d'aller se promener. Petit à petit, les ouvriers de St Nazaire ont pris l'habitude d'aller de temps en temps, le dimanche, à Pénestin. Ils faisaient aussi le co-voiturage à l'époque parce qu'ils n'avaient pas la possibilité de faire autrement. Alors pourquoi Pénestin ? Surtout pour ramasser des coquillages et les crevettes pour la famille, ils avaient le casse-croute pour 2 ou 3 jours.

En même temps qu'ils travaillaient aux Chantiers, ils étaient assidus à la messe du dimanche. Et c'est comme ça qu'ils sont allés un beau jour voir le curé de l'époque : « on aime bien aller à Pénestin le dimanche, il y a de la lande tout autour, on aurait peut-être pu acheter un petit bout de terrain pour faire une bicoque et au moins, le jour où la pluie tombe, on pourrait se mettre à l'abri ».

Le curé Rouxel, qui était un homme « intéressé », on l'appelait « Tirelire » (un beau surnom adéquat !) a donc acheté au départ un petit bout de terrain. Puis, comme ce n'était que de la lande et qu'il voyait un peu plus loin, il a racheté un terrain un peu plus grand. Le petit dépôt pour mettre les bouteilles et s'abriter est devenu un peu plus grand avec des sanitaires. Et un beau jour ils se sont dit, pourquoi n'agrandirions-nous pas ça pour avoir, le dimanche, un pied à terre convenable ?



C'est ce qui a été fait, dans le temps bien entendu. De là, le pied à terre a été agrandi et refait plus solide puis l'idée d'une colonie de vacances pour l'été a germé. Les marguillés se sont arrangés avec les Bonnes Sœurs et le curé de la paroisse. Les Bonnes Sœurs animaient la colonie de vacances et les filles de Missillac allaient donc au bain de mer mais seulement les filles puisque ce n'était pas recommandé que les garçons aillent en même temps !!

On m'avait demandé de m'occuper du site qu'on a appelé « Bon Accueil », avec les autres. On a encore agrandi et aménagé les lieux si bien qu'à la fin, il y avait 4 locaux : un pour la personne qui assurait le gardiennage pendant les mois de juillet et août, les 3 autres, loués à des gens de Missillac en priorité. C'est arrivé aussi qu'à ce moment-là, les pouvoirs publics se sont rendu compte qu'il y avait beaucoup de gens qui n'avaient pas de pied à terre et qui campaient dans les fermes alentour. Quand ils partaient, les déchets allaient dans les égouts. Alors ils sont venus voir à la colonie de Pénestin ce qu'on avait comme moyens d'hygiène.

C'est là qu'on a été obligés, en accord avec le curé et des gens plus haut placés que nous, de prendre une assurance, d'arranger les WC qui n'étaient pas conformes, mettre le service d'eau et une douche... les pompiers venaient contrôler tous les ans.

Coline Adnet : et tout ça se situe à peu près quand ?

André : les années 1945 à 1960. Je me suis occupé du terrain de « Bon Accueil » jusqu'en 2010.

Sylviane Deux : c'est une association qui s'en occupait ?

Fabienne : c'est toujours une association, avec beaucoup de gens de Bergon !

André : oui, ça été longtemps Jean-Claude Leroux, un gars de Bergon, qui a été président et maintenant, c'est son fils.

Yvette : il faut dire que les gens pouvaient aussi y aller avec leur tente et campaient autour des locaux

André : oui, il y a 4 locaux et 17 emplacements sur le terrain, le curé avait acheté je crois ½ hectare, pour une poignée de sous. Ça se situe juste en face de Poudrantais où il y a les bateaux de plaisance et l'école de voile.

Paul Martin : je suis allé une semaine dans le « camp à Tirelire » ! celui-là, il aurait dû être commerçant ! il avait prévu de faire une fête de l'aviation à la Belle Lande, le terrain est bien dégagé. Mais on s'est aperçu au dernier moment qu'il y avait des poteaux électriques alors il était allé vers Kerhiao.



Pierre Corbillé : on était privilégiés car nos parents étaient commerçants et avaient des voitures alors je suis allé à « Ker Joberie » juste avant la déclaration de guerre, en juillet 1939, j'avais 5 ans. Il y avait 3 cabanes en bois, on en voit une sur la photo que j'ai apportée. Après, on est resté 5 ans sans aller à la mer, c'était fini. On est donc allé avec les deux boulangers de

Missillac, qui étaient des vedettes, Job Hervio et Gouraud. Figurent sur la photo : 1^{er} à gauche, Julien Régent et son fils René, assis devant lui / 2^{ème}, Job Hevio le boulanger / 3^{ème} Auguste Magré / 6^{ème} Pierre Corbillé père taxi / 8^{ème} Armand Alliot épicier / Assis avec la pipe, M. Guichet, ami d'Auguste de Montaigu.

Je n'ai pas apporté de photo d'Auguste de Montaigu qui était le fantaisiste de Missillac, on l'a bien connu, car Fabienne les a dans l'ordinateur. Il allait régulièrement à l'Île Dumet, devant Pénestin, il faisait une expédition avec ses Messieurs et ses Dames, qui étaient en maillot de l'époque et des gars de Missillac pour rigoler. Mon père faisait parti de la bande, le père Rabillard était le caviste, ça rigolait sans arrêt là-bas pendant 4 ou 5 jours. Ils prenaient le bateau à Piriac, le plus près et c'est un pêcheur qui les emmenait.

Gisèle Martin : ils chassaient aussi, le lapin

Pierre : Je me souviens qu'après la guerre, on allait à Pen Bé, c'est butté, chaque fois qu'on arrivait en voiture on disait : « ah, la mer ! », on ne l'avait pas vu depuis 5 ans.

Fabienne : le fait d'être allé petit à la « Joberie » ou à « Bon Accueil », explique qu'il y a autant de Missillacais qui ont bâti leur résidence secondaire à Pénestin ou qui y vont toujours en vacances. Ça a fixé les familles là-bas alors qu'on a de nombreuses plages, un peu plus loin peut-être...



à Pen Bé en juillet 1932, devant la voiture C4G.

de gauche à droite : Pierre Corbillé, Marie Potrel, Pierre Grivaud, Joséphine Potrel, Jeanne Corbillé (de la Croix d'Haut), Joséphine Corbillé, dit « Titine » (Sage Femme), Ernestine Corbillé (Sage Femme), Etienne Jagu (forgeron à la Chapelle des Marais), Yvonne Grivaud (mère d'Yvette Le Dem), Joseph Corbillé, Keruet (qui joue de l'accordéon) – **photo du retour de mariage des parents de P. Corbillé.**

7

Yvette : c'était la plage la plus près, on pouvait aller à vélo à Pen Bé et à Pénestin. Et il y avait aussi le « Courrier », La Poste, qui emmenait aussi les gens, ils pouvaient faire l'aller et retour au bord de la mer dans la journée mais ça, c'était bien après la guerre.

Gérard Crusson : mes parents y allaient en vélo, ils passaient la journée là-bas et ils revenaient le soir. Mon père ne pouvait plus marcher parce qu'il avait pris des coups de soleil, comme il avait une peau blanche, il était complètement brûlé. J'ai peut-être été créé à l'Oscolo ou à la Mine d'Or (deux plages de Pénestin) !!

Paul : une petite anecdote : une fois à la sortie de la grand'messe, à Missillac on voit tout d'un coup, un tracteur – un Farmall, les 1^{er} tracteurs agricoles - avec une remorque derrière et plein de monde dedans ! Arrive un deuxième tracteur, pareil, plein de monde dans la remorque ! Alors un dit « ayou qui vont comme ça ? » (où vont-ils ?). Un autre répond : « à la mer ». Le premier dit : « y'a ventié pas d'éow chez ieux ? » (il n'y a peut-être pas d'eau chez eux) !

Yvette Rutin : j'ai vu la mer j'avais 8 ans, on était allé avec l'école

Gisèle : moi, j'avais 9 ans. On était allé à St Marc (St Nazaire) avec un agriculteur dans la carriole à cheval

Yvette Le Dem : j'étais allée en colonie de vacances à St Brévin, en 1939. Il fallait prendre le bac et il pleuvait, vraiment pas de chance !! En revenant, c'était la déclaration de la guerre alors évidemment, priorité pour ceux qui étaient rappelés, il fallait attendre avec tous les vélos sur le bac, la colonie s'est terminée très mal. C'était une colonie avec les Bonnes Sœurs bien entendu et il n'y avait que des filles, d'ailleurs la colonie était dans l'école des filles. Je me souviens qu'on avait des vêtements pour tous les jours et qu'on allait à la mer avec des manteaux qu'on enlevait au bord de l'eau ; on avait un short mais il fallait mettre une robe par-dessus. De temps en temps il y avait la baignade mais pas à chaque fois, quand la Sœur était décidée à se baigner. C'était toute une affaire, toute une « déshabillade » sur la plage. Et les maillots de bain tricotés à l'Ouvroir, jusqu'au ras du cou, avec des manches, c'était presque des scaphandres !

Marie-Henriette Duret : vous y alliez combien de fois dans l'année ?

Fernande : une fois !

Yvette Le Dem : l'été ! Mes parents m'avaient payé un mois de vacances dans cette colonie parce que, soi-disant, c'était bon pour ma santé. On était 25 à peu près, il y en avait de Nantes et d'ailleurs. Le grand intérêt c'est qu'on allait à la plage que l'après-midi, le matin on restait dans la cour de récréation, chacune faisait ses devoirs de vacances. On passait devant le casino, ça chantait alors il fallait passer rapidement ! On ne comprenait pas pourquoi, j'étais dans les plus grande et j'avais 9 ans. Il y avait aussi, dans le bout, mais on ne faisait que voir, un marchand de sucettes, vous savez c'était comme des énormes blocs de sucre d'orge sur un bâtonnet en bois : il faisait ça en tirant dessus comme du chewing-gum puis il l'aplatissait de temps en temps, il y avait plusieurs couleurs, on les regardait en passant, c'est tout ...

Annie Wallet : moi ce n'est pas pareil, je vivais au bord de la mer, je ne suis pas missillacaise mais turballaise. Nous avons la mer au pied mais ce n'est pas pour ça qu'on y allait souvent finalement. Parce que même nos parents n'allaient pas tellement à la plage. J'ai des photos, alors en effet il y a les maillots tricotés (mes cousins et mes cousines) et moi j'étais dans l'eau mais j'étais habillée avec forcément le chapeau et maman retrouse sa robe. Par rapport à ce que vous disiez tout à l'heure, je suis née après-guerre mais on n'avait pas de voiture non plus alors pour nous aussi, c'était des convois. On avait des amis commerçants et on partait avec eux dans une camionnette bâchée avec deux places à l'avant et on mettait des bancs à l'arrière. On se déplaçait comme ça aussi. Il ne faut pas croire qu'on a toujours eu une voiture personnelle, comme la plupart des gens de ma génération.

Fabienne : est-ce qu'à la Turballe il y avait déjà une forte activité portuaire ?

Annie : non, il n'y avait pas tellement de touristes. Il y avait la pêche oui, ça commençait. J'avais des amis qui venaient camper et ils avaient une toile US qu'ils avaient récupérée de la guerre. Sur le terrain de camping de La Falaise, où il y a maintenant une piscine, des mobil-homes, qui n'était pas aménagé. Ils étaient deux à camper. Nous avons nos amis et d'autres personnes qui avaient une toile de tente avec des bouts de tissus récupérés. Ils allaient dans la nature faire leurs besoins. C'est dans les années 56/57 qu'on a vu arriver les touristes.

Sylviane : c'est dans ces années-là aussi qu'on a vu arriver les Angevins qui eux allaient au bord de la mer au moins une fois par mois et qui avaient leur voiture. Nous ça nous a toujours surpris. Par la suite ils ont même acheté des terrains sur St Brévin. Je suis née en 1954, on avait une maison à la Baule et mes cousins venaient en voitures, on avait nous une Panhard, c'était le début. Les gens du Maine-et-Loire venaient à la pêche aux moules, ils s'organisaient pour venir à plusieurs.

Fernande : c'était peut-être le plus près pour eux ?

Yvette Le Dem : les Nantais allaient eux à Pornic, à la Plaine et à Noirmoutier

Sylviane : il y avait aussi le centre marin de Pen Bron où il y avait pas mal d'enfants, au départ dans l'idée que la tuberculose se soignait en bord de mer. Au Croisic, il y avait St Jean de Dieu et du coup les gens ne venaient pas régulièrement voir leurs enfants, mais quand ils venaient, c'était en famille, mais pas souvent.

Yvette Le Dem : non parce que mon frère était en rééducation dans ces années-là, en 1947, et je me rappelle que maman était étonnée de voir la tenue des enfants. Le père supérieur lui avait dit « mais vous savez, tous ces enfants-là sont ici gratuitement, se sont des petits parisiens qui viennent d'on ne se sait pas où, que des associations nous envoient ». Ils n'étaient pas là pour la tuberculose, ils avaient besoins d'être nourris...

Sylviane : c'était la période humaniste. C'étaient des enfants qui vivaient dans des milieux défavorisés mais ils venaient parce qu'ils avaient une maladie. Avec le temps, dans les années 70, il y a eu des

Pierre Corbillé et Alphonse Moy (secrétaire de mairie à Missillac), sur les rochers vers 1942



enfants de Paris qui étaient accueillis parce qu'ils n'avaient pas la possibilité de partir en vacances, notamment je me souviens de beaucoup d'algériens. Les filles qui étaient là avaient le dortoir filles.

Yvette Le Dem : ils soignaient le Mal de Pott et il y avait, en 1947, quelqu'un de Pontchâteau qui était là depuis 15 ans, allongé sur ce qui ressemblait plus à une charrette.

Sylviane : c'était des chariots plats. Mes parents avaient déménagé à Nantes pendant la guerre parce que les allemands réquisitionnaient. Vous avez vu le film « Marthe » ? Ce film restitue justement pendant la guerre, les allemands dans Pen Bron avec toutes les réquisitions. J'y travaillais à l'époque où ils ont tourné le film. Ce n'était pas drôle parce qu'au niveau des horaires, il fallait faire attention de ne

pas tomber au moment des tournages. Ils tournaient dans le cimetière des enfants.

Et toi Didier, tes premières vacances à la mer c'était quoi ?

Didier Deux : je crois me rappeler qu'il y avait un car qui faisait une tournée au mois d'août/septembre pour aller à la plage.

Serge Morin : ma femme - elle était toute jeune à l'époque- m'a dit que sa grand-mère PAUL de la Sûreté faisait 2 ou 3 tours dans l'année à Pénestin avec son car, elle faisait aussi la Foire de Nantes tous les ans. Josiane m'a dit qu'elle y allait, la journée. Le car revenait chargé de sacs entiers d'huitres et de moules. C'était dans les années 50.

Fabienne : Noëlle, tu as des souvenirs ?

Noëlle Martin : un seul. On allait en pèlerinage à Ste Anne d'Auray, en bon breton qui se respecte (!) avec mes tantes et nous, la famille Lamour. A midi, on allait casser la croute, un morceau de pain avec je ne sais quoi (il n'y avait pas de baguette à l'époque) sur les rochers. Et je me souviens que j'avais trouvé des crabes qui m'avaient pincée ! On n'allait pas à la mer, ça faisait loin de chez nous, dans les terres à Ratenac, la Bretagne profonde ! Il y avait bien 50 km et même plus pour aller à Quiberon.

Fabienne : et toi Maurice, tu allais à la mer ?

Maurice Chauvel : non, je gardais les vaches

Jean-Paul Chatal : je suis originaire de la Roche-Bernard, déjà nous on savait ce que c'était la marée parce qu'à la Roche, il y avait l'effet de la marée. Mes vacances je les passais à pêcher des crevettes dans le port de la Roche-Bernard. Par contre on allait aussi à la plage à Pénestin parce que mon père était copain avec les deux marchands de poissons. Alors on faisait des expéditions, dans la camionnette, derrière, sous la bâche : tout le monde à Pénestin !

Chez mes grands-parents, quand on avait fini d'arracher les patates début septembre - on devait recommencer l'école vers le 15 à ce moment-là - on finissait tous à Pénestin à la pêche aux moules ! On revenait le soir avec des chargements de moules. La Roche n'est qu'à 15 kms de Pénestin mais ça ne fait rien, comme vous disiez tout à l'heure, il n'y avait pas beaucoup de voitures.

Fabienne : j'aurais aimé que vous nous chantiez des chansons sur le thème de la mer. Pierre, tu en as je crois quelques-unes, anciennes.

Pierre : je peux en chanter une très ancienne, j'entendais mon père la chanter après la guerre. Il la chantait déjà entre les deux guerres, elle s'appelle « **Le Loup de Mer** ». Il y avait beaucoup de chansons tristes à l'époque et je vais essayer de vous la chanter.

« Le Loup de Mer ».

Hein, de quoi, un homme à la mer ?
Tant pis, je ne suis pas de service.
Comment, un paquebot se perd ?
Ils vont tous périr,
Que Dieu les bénisse
Dites que j'suis un lâche vraiment
Et bien écoutez mon histoire.
Elle est triste, c'est à n'y pas croire.
J'étais pêcheur bien misérable,
Ma femme était adorable,
Car elle m'était tout.
Et un soir, que j'fuyais d'avant l'orage,
Je vois au loin sombrer un bateau.
Je le cueilli sur une lame,

Quand une deuxième tête apparaît.
Je reconnais alors ma femme,
Dont le regard me suppliait.
Comprenant tout, je lui crie
« Gueuse, je vais te rendre ton amant »
Et pris d'une folie furieuse,
Je jetais l'homme dans l'océan.
Je ne sais pas si le Bon Dieu
Peut me r'procher ce crime odieux,
Mais j'pouvais pas faire la folie,
De sauver celui qui me prenait ma vie.
Voilà pourquoi, quand y'a gros temps,
J'regarde la mer en pleurant.
Car c'est en faisant le sauveteur,
Que j'ai brisé mon cœur.

On chantait aussi beaucoup de chansons sur les Colonies, le Maghreb. Quand il y avait les repas des commerçants ou des anciens combattants, ça chantait, il y avait très peu d'histoires mais des chansons.

Pierre : la chanson du « Corsaire » me revient un peu...

1-
C'est aujourd'hui que l'on me pend
Et voilà ma dernière étoile
Je n'irai plus dessus la mer
Et rentrerai dans mon enfer
En bousculant cent mille étoiles

Refrain

Ce que j'ai fait, Dieu seul le sait
Je n'étais pas aussi mauvais
Que le bourreau qui va me pendre
J'aimais chanter « oh, iseo »
J'aimais aussi mon grand bateau
Qui savait si bien me comprendre

2-
Où es-tu camarade, où es-tu ?
En prison et le ciel par-dessus
Que fais-tu camarade, que fais-tu ?
Un corsaire fait toujours un pendu.

3-
J'en ai passé des nuits d'amour
Chacun pour soi, chacun son tour,
Il fallait bien gagner notre pitance
Et pas un cœur ne va manquer
Quand je serai mort, enterré
Au pied de ma potence

(au Refrain)

4-
Ce que j'ai fait, Dieu seul le sait
Je n'étais pas aussi mauvais
Que le bourreau qui va me pendre
J'aimais chanter « oh, iseo »
J'aimais aussi mon grand bateau
Qui savait si bien me comprendre

Fabienne : et quand vous alliez à la mer, vous chantiez ?

Pierre : surtout au retour ! Je sais que dans l'autocar de mon père, il l'a conduit pendant 4 ans, quand ils revenaient de Pen Bé, ça buvait beaucoup, ils s'arrêtaient automatiquement au seul hôtel qu'il y avait à Asserac. Et ça chantait en rentrant à Missillac. Le père d'Yvette chantait aussi des belles chansons.



André : un souvenir me revient. Pas longtemps après la guerre, on pêchait la senne à Pénestin avec le boulanger de Ste Reine. Qu'est-ce c'est que la senne ? C'est un filet avec 2 grands piquets de chaque bout et des plombs, dans le bas du filet ; on est 6 ou 7 à tirer et on fait une grande

poche le long de la plage et on avance, le plus possible. A un certain moment, on boucle le tout et on ramène tout ça sur le sable et avec un peu de chance, on a du poisson, si on n'a pas de chance, on a travaillé pour rien !

La causerie se termine sur l'air d'Il était un Petit Navire !